

T. Ter Minassian, Colporteurs du Komintern. L'Union soviétique et les minorités au Moyen-Orient, Paris, Presses de Sciences Po, 1997, 353 p., biblio, index. ISBN : 2-7246-0733-3.

Quelles que soient l'importance des changements et l'intensité des tumultes qui affectent de loin l'Ouest de l'Europe, les relations entre des États-nations établis de longue date, les marges méridionales de l'espace russe, domaine inorganique et disparate, ont toujours captivé l'intérêt d'observateurs perspicaces de l'Orient¹. Ce n'est donc pas le hasard qui rapproche dans une bibliothèque les ouvrages d'un homme d'affaires, d'un officier de renseignement et d'une jeune historienne mais le fait qu'ils ont, tous les trois, dans des temps séparés et des circonstances très diverses, été confrontés à la complexité du nœud gordien qu'ils ont exposée dans des styles distincts.

Revenons d'abord, dans cette perspective, qui est celle de la maîtrise ou de la compréhension de l'Asie, aux notes de voyage publiées par Gulbenkian, encore un tout jeune homme, après une longue visite qu'il fit en 1890 en Transcaucasie², alors qu'à l'ouest du continent c'étaient la puissance grandissante de l'Empire allemand et l'élargissement de sa base financière et industrielle qui retenaient l'attention de la plupart et entretenaient l'inquiétude de

-
1. Pour tous repérages cartographique et chronologique, consulter Jean Sellier et André Sellier, Cartographie Anne Le Fur, *Atlas des peuples d'Orient. Moyen-Orient, Caucase, Asie centrale*, Paris, La Découverte, 1993, 200 p.
 2. Calouste S. Gulbenkian, *La Transcaucasie et la péninsule d'Apchéron. Souvenirs de voyage (1890)*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1989, 336 p., 1 carte h.t., 2^e édition. (Première édition, à Paris, 1891).

plusieurs. Né dans la banlieue de Constantinople et sous le régime ottoman des *millet*, Gulbenkian a pris soin de souligner que s'il fit ce voyage au « berceau de l'humanité » ç'avait été d'abord pour conforter ses connaissances de géographie historique : « pour voir ce pays avant sa transformation définitive », laquelle devait passer, selon ses observations, « par l'unification et la fusion des races », suggérant que les « peuplades caucasiennes [...] perdent peu à peu leurs coutumes, leur langue, leurs traditions particulières » du fait qu'elles acceptaient leur absorption dans l'ensemble de l'empire russe lentement unifié par la cristallisation d'une nationalité dominante ; mais le voyageur était assez avisé cependant pour reconnaître, en parcourant ces marches, que d'autres « races » ou « peuplades » allaient, dans le même temps, « chercher auprès des mahométans de Perse ou de Mésopotamie un refuge contre les prétentions des conquérants orthodoxes ». Toutefois, Gulbenkian, qui pratiquait probablement la géographie commerciale sans l'avoir jamais apprise, avait aussi, en empruntant des moyens de transports et des itinéraires qu'il jugeait, d'étape en étape, fort peu commodes, accompli ce voyage afin de juger du présent de l'extraction du pétrole dans la péninsule d'Apchéron et de son avenir ; il était revenu de cette tournée convaincu que l'utilisation de ces « hydrocarbures inflammables » sur les marchés extérieurs dépendait dans l'immédiat de l'établissement d'une tuyauterie qui puisse les transporter commodément entre Bakou, sur la Caspienne, et Batoum, sur la mer Noire, et qu'elle dépendrait dans l'avenir d'une liaison par des tuyaux du même genre de « Bakou au golfe Persique, de façon à faciliter l'invasion par le pétrole russe de tous les marchés d'extrême Orient », un projet si sérieux et d'une réalisation si délicate qu'il est encore à l'étude un siècle plus tard³.

Moins de trente ans plus tard, Poidebard, un officier français « inopinément choisi pour une reconnaissance de routes en 1917 »,

3. Voir, à ce propos, *inter alia*, Hérodote, 81, « Géopolitique du Caucase », Paris, La Découverte, 1996 ; *ibid.*, 84, « Le cercle de Samarkande », 1997 ; *CEMOTI*, 23, « La Caspienne, une nouvelle frontière », Paris, CERI, 1997 ; Nur Dolay, « Grandes manœuvres pétrolières dans le Caucase », *Le Monde diplomatique*, 496, juillet 1965, pp. 14-15 ; Alfonso Artico, « Les talibans sur la route du pétrole », *ibid.*, 500, novembre 1995, p. 22 ; Olivier Roy, « Avec les talibans, la charia plus le gazoduc », *ibid.*, 512, novembre 1996, pp. 6-7 ; Lucille Beaumont, « L'armée, arbitre suprême au Pakistan », *ibid.*, 514, janvier 1997, pp. 4-5.

débarquait dans le Chatt el Arab en mars 1918, puis parvenait à atteindre la Caspienne et Bakou au début de novembre 1918 au moment où l'armistice de Moudros, conclu entre les Alliés et les Turcs le 30 octobre, puis l'armistice général venaient de priver du succès dont elles approchaient les troupes germano-turques débouchant alors du Caucase. Rentré en France en été 1920, le même Poidebard fut renvoyé vers Tiflis, via Batoum, en novembre 1920 tandis que les rapports entre Turcs kémalistes et Russes bolchéviques hésitaient entre méfiance et alliance, alors qu'il s'agissait pour chacun d'imposer malgré les autres sa tutelle aux trois États fondés ou restaurés dans le Caucase grâce à l'effondrement presque concomitant de l'Empire ottoman et de la Russie tsariste⁴. Nourri d'une géographie bien plus moderne que celle de son prédécesseur, renvoyé fréquemment par ses propres notations à des concepts formulés par Jean Brunhes, Poidebard était convaincu, d'une part, d'avoir observé là « un monde immense en mouvement » et certain, d'autre part, que « le pétrole a rendu à cette contrée son importance historique ».

C'est sur ce théâtre, et sur la période qui suit, entre 1921 et 1946, les observations des deux voyageurs précédemment évoqués, que portent les analyses et les réflexions récentes que livre, en historienne, en combinant « la chronologie et la géographie », Taline Ter Minassian, convaincue, après d'autres, de la permanence des représentations impériales et des hypothèses stratégiques qui associent « le destin de la nation russe à son accès aux mers chaudes ».

Les analyses de Taline Ter Minassian reposent à la fois sur l'exploitation de sources occidentales : correspondances des consuls, des attachés militaires, des officiers de renseignement, les archives américaines complétant, surtout à partir de 1941, les archives françaises et britanniques, toutes contenant des rapports sur les dangers du bolchevisme et témoignant de la vigilance des puissances européennes, et sur des sources soviétiques : archives d'institutions centrales ou archives républicaines, qui révèlent, d'une part, le caractère souvent improvisé et hésitant de la politique soviétique et, d'autre part, la permanence des relations de

4. A. Poidebard, *Voyages au carrefour des routes de Perse*, Paris, Georges Crès et Cie, 1923, 325 p., index, 5 fig., 12 pl., 2 cartes h.t.

voisinage et « des effets de capillarité sensibles dans les marches frontalières » ou de part et d'autre de « frontières poreuses », pour reprendre une expression très pertinente de l'auteur. Le terme de « colporteurs » choisi pour le titre de cet ouvrage évoque d'ailleurs le caractère dispersé et les gestes menus d'efforts souvent aléatoires entrepris sous l'égide d'une organisation à propos de laquelle son appellation abrégée de « komintern » incline à présumer plus de puissance et plus de continuité ; il rappelle implicitement aussi le rôle des marchés eux-mêmes pour la transmission des idéologies et des mots d'ordre à travers cette immense frontière du Proche-Orient et sur les routes marchandes fréquentées qui la structurent.

Les réflexions de Taline Ter Minassian, nourries par l'étude de ces fonds d'archives, sont ensuite organisées selon deux aires géographiques : d'une part, le front que représentent les marches séparant les contrées de Transcaucasie de celles de l'Iran septentrional, de l'autre, la mosaïque de peuples émiettés en Méditerranée orientale, de la Mésopotamie à la vallée du Nil, entre l'espérance ruinée d'un royaume arabe et les ambitions inassouvies des Ottomans ; ces aires compliquées sont d'ailleurs bien plus mal évoquées par le petit dossier de croquis d'emprunt médiocrement logés à la sortie de l'ouvrage que ne l'étaient les routes inconfortables parcourues et étudiées auparavant par Poidebard : entrouvrir l'*Atlas des peuples d'Orient*⁵ suffit à rétrograder les figures citées page 333 et leur légende au rang de caricatures inexpressives. Entre les générations de Gulbenkian et de Poidebard et le temps de Taline Ter Minassian la configuration géopolitique d'ensemble de la zone a changé. En effet, l'achèvement par les kémalistes, selon un mode autoritaire, sinon militaire, de la construction d'une identité nationale turque assez cohérente et intégratrice pour mettre fin au « désordre géographique » anatolien⁶ et rendre la société de la jeune Turquie bien plus imperméable à l'influence communiste que ne le fut l'Iran lui même après l'installation en 1925 de la dynastie elle aussi autoritaire, modernisatrice et sécularisatrice des Pahlavi, justifie que la Turquie, dont Poidebard s'alarmait de noter le rapprochement au moins tactique avec la Russie bolchevique, ne

5. *Op. cit.*, cf. note 1 *supra*.

6. Sur ce point et sur l'ensemble du domaine considéré, on se reportera toujours utilement à Xavier de Planhol, *Les nations du Prophète. Manuel géographique de politique musulmane*, Paris, Fayard, 1993, 894 p.

présente plus ici, pour Taline Ter Minassian, qu'un intérêt secondaire.

Ces réflexions sont développées au sortir de deux chapitres généraux de volume très inégal consacrés à la politique soviétique vis-à-vis du domaine « étranger proche » que constitue l'Orient pour la Russie, aux moyens intellectuels hérités de l'orientalisme dont disposaient ses dirigeants après 1917 pour le pénétrer et à l'utilisation qu'ils ont pu faire, à l'instar de pas mal d'autres puissances, des minorités nationales ou religieuses locales, comme d'autant de supports ou d'instruments pour tenter de parvenir à leurs fins. Une des interrogations récurrentes de l'auteur porte alors sur le fait de savoir si « la structure plurinationale et multiethnique de l'Union soviétique » ne fut pas, en marge d'une diplomatie officielle qui traitait avec les États, un moyen utilisé avec détermination, à travers l'activation de partis communistes locaux ; car ces derniers furent souvent établis par des groupes minoritaires pour pénétrer dans le Proche-Orient, y intervenir et y construire une image attractive du projet soviétique. Cela revient d'ailleurs à se demander si l'activisme soviétique ne réutilise pas simplement les voies rebattues des « capitulations » consenties autrefois par les autorités ottomanes à des souverains catholiques ou les principes de « protection des minorités » mis en œuvre par les États européens pendant tout le XIX^e siècle et jusqu'aux régimes des « mandats » pour asseoir leur propre influence au Levant.

Ces réflexions sont, d'une aire à l'autre, présentées selon une trame chronologique qui permet à l'auteur de faire ressortir, de part et d'autre des années trente, qui correspondent à une phase de retrait ou de latence diplomatique soviétique en Orient, contemporaine du moment de la « construction du socialisme dans un seul pays », deux périodes d'activisme diplomatique et d'expansionnisme militant. De la première, dans les années vingt, Poidebard avait été, à Batoum, au terme précipité de son deuxième séjour, un témoin perspicace en dépit de son champ de vision limité : c'est l'époque du messianisme révolutionnaire bolchevique véhiculé aussi bien par les services diplomatiques des commissaires du peuple en Iran et en Turquie qu'à travers l'utilisation de réseaux partisans chez les Arméniens et les Turkmènes pour mieux assurer l'infiltration soviétique en Iran ou à travers celle des groupuscules communistes minoritaires en Syrie ou en Égypte, souvent formés

de Juifs originaires de Russie ou d'Europe centrale. La deuxième période correspond à la Seconde guerre mondiale pendant laquelle l'Union soviétique a développé une stratégie expansionniste à peu près symétrique de celle qu'elle conduisait sur ses marches occidentales dans le cadre de sa confrontation séculaire avec les Germains : alors, en jouant sur leurs aspirations à l'émancipation, on proposait aux minorités dispersées et soumises de constater qu'elles pouvaient disposer pour assouvir leurs appétits nationaux de territoires organisés, tels l'Arménie ou Azerbaïdjan, en Union soviétique. Cela put faciliter, à partir d'août 1941, l'occupation du nord de l'Iran cependant que l'accord patriotique conclu avec le patriarcat de Russie permit à la diplomatie stalinienne d'utiliser les minorités orthodoxes pour étendre son influence dans le monde arabe. Face aux machinations de la diplomatie secrète et aux effets des partages impérialistes⁷, la structure multinationale et fédérale de l'Union soviétique a donc pu lui conférer un caractère attractif vis-à-vis de peuples interdits d'aspirations nationales. C'est évidemment un paradoxe spectaculaire, qu'étudier la période de la guerre froide mettrait encore mieux en évidence, que de constater que l'internationalisme soviétique a pu attiser les nationalismes au point d'en faire un des vecteurs de l'idéologie impériale de l'État soviétique... Mais c'est un point sur lequel l'attention des observateurs est inévitablement attirée par les mécanismes même du délabrement de l'Union soviétique depuis 1989.

*Pierre-Yves Péchoux,
Université de Toulouse-Le Mirail,
Institut de géographie Daniel Faucher-
UPRES-A 5045 « Mutation des territoires en Europe »*

7. Joshua C. Baylson, *Territorial Allocation by Imperial Rivalry. The Human Legacy in the Near East*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago, 1987, 138 p., fournit, pour ces thèmes, un cadre suffisant.